

Maria Elizabeth Chaves de Mello
Universidade Federal Fluminense/CNPq



Résumé : *Notre travail a pour but de présenter des réflexions sur la littérature de voyage de quelques Français, qui, venus au Brésil pendant la deuxième moitié du XVIIIème et la première du XIXème siècle, présentent, dans leurs écrits, différentes façons de regarder le peuple, la nature, les moeurs du pays visité, laissant, dans leurs journaux, des témoignages assez importants qui nous permettent d'étudier le rapport France/Brésil dès la Renaissance, aussi bien que les mouvements d'indépendance dans ce pays, qui un jour a été appelé "France Antarctique". La Condamine, Saint-Hilaire, Ferdinand Denis et Francis de Castelnau sont quelques-uns de ces voyageurs responsables d'éléments importants dans le croisement de regards entre les deux pays. Essayer de les étudier et de comparer leurs textes avec celui d'un romancier ayant écrit sur le Brésil - Jean Christophe Rufin - nous semble incontournable pour une meilleure compréhension des rapports entre les deux peuples.*

Mots-clés : *littérature de voyage - les regards croisés France/Brésil*

Resumo : *Nosso trabalho propõe reflexões sobre a literatura de viagem de alguns franceses que, tendo vindo ao Brasil na segunda metade do século XVIII e na primeira do XIX, apresentam, em seus relatos, diferentes maneiras de ver o povo, a natureza, os costumes do país visitado, deixando, em seus diários, testemunhos que nos permitem estudar a relação França/Brasil desde o Renascimento, assim como os movimentos de independência do país que, um dia, foi chamado de « France Antarctique ». La Condamine e Francis de Castelnau são alguns desses viajantes responsáveis por elementos importantes no estudo do cruzamento de olhares entre os dois países. Tentar estudá-los e comparar as suas visões com o olhar de um romancista francês que escreve sobre o Brasil parece-nos fundamental para uma melhor compreensão das relações entre os dois povos.*

Palavras-chave : *literatura de viagem - cruzamentos de olhares França/ Brasil*

Abstract : *Our study attempts at reflections on the travel literature of some French writers who having travelled to Brazil on the second half of 18th century and the first half of 19th century, present in their personal reports different ways of viewing the people, the nature and the habits of the visited country; thus they offer in their diaries the written data, which allows us to study a crossing of paths of France and Brazil*

from the Renaissance onwards and also the independence movements of the country once called « France Antarctique ». La Condamine and Francis de Castelnau are some of the travellers responsible for important aspects in the study of a catching of eyes between the two countries. To attempt at studying and comparing their views under the perspective of Jean-Christophe Rufin, a French romancist who writes about Brazil, seems of utmost importance so as to reach a better understanding of the relationship between the two peoples.

Key words : travel literature - a catching of eyes between France and Brazil

*Le regard de l'autre sur soi permet d'établir une distance critique.
Il autorise un écart ironique : le familier devient tout à coup étrange,
la coutume sacrosainte se découvre absurde ou scandaleuse.*

Frank Lestringant

En 1555, un demi-siècle après l'arrivée des Portugais au Brésil, en pleine Renaissance, une expédition française est envoyée à la « France Antarctique ». Le chef de cette expédition est le chevalier de Villegagnon. Lui et ses compagnons vivent des aventures dramatiques dans le huis clos d'une île de la baie de Guanabara- l'île de Villegagnon, une répétition des guerres de religion qui auront lieu peu après, en Europe. Deux participants de cette aventure tropicale écrivent sur le Brésil, peu après l'échec de la France Antarctique.

En 1558, André Thevet lance *Les singularitez de la France Antarctique* - les premières impressions sur la tentative française de colonisation du Brésil. Prêtre catholique, Thevet accuse les protestants de l'échec de la colonisation française au Brésil.

Vingt ans après, pour répondre à Thevet, le protestant Jean de Léry écrira *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dit Amérique*, l'un des chefs d'œuvre de la littérature de voyage française du XVI^e siècle. L'auteur y retrace son voyage de près d'un an dans la France Antarctique, dans la Baie de Guanabara. *L'Histoire d'un voyage* ne paraît que vingt ans après le retour en France de son auteur. Entre temps, les Français ont dû évacuer le Brésil et les guerres de religion ont éclaté. Il dépeint la vie des indiens *toüoupinambaoults* qui habitaient cette région du monde.

En premier lieu doncques (à fin que commençant par le principal, je poursuiue par ordre) les sauvages de l'Amérique, habitans en la terre du Bresil, nommez Toüoupinambaoults, avec lesquels j'ay demeuré et fréquenté familièrement environ un an, n'estans point plus grans, plus gros, ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont le corps ny monstrueux ny prodigieux à nostre esgard : bien sont-ils plus forts, plus robustes et replets, plus disposts, moins sujets à maladie : et mesme il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaits, ny maleficiez entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent jusques à l'aage de cent ou six vingt ans (car ils scauent bien ainsi retenir et conter leurs aages par lunes), peu y en a qui en leur vieillesse ayent les cheveux ny blancs ny gris. Choses qui pour certain monstrent

non seulement le bon air et bonne temperature de leur pays, auquel, comme j'ay dit ailleurs, sans gelées ny grandes froidures, les bois, herbes et champs sont toujours verdoyans, mais aussi (eux tous beuvans vrayement à la fontaine de Jovence) le peu de soin et de souci qu'ils ont des choses de ce monde. (Léry, 1994 : 210-211)

Nous pouvons affirmer qu'au XVIème siècle, les projets de « France Equinoxiale », « France antarctique », la fascination du bois brésil et des moeurs indiennes, retrouvées dans les textes de Thevet et de Léry, font du Brésil la terre du « monde à l'envers ». Montaigne s'en inspire pour écrire quelques unes de ses pages les plus importantes sur l'homme naturel, refusant l'épithète de « sauvages » aux habitants du Brésil et de l'Amérique en général et affirmant leur supériorité sur l'Européen soi-disant « civilisé ». Rousseau lit Montaigne et développe ses théories sur la bonté de l'homme et de la nature.

Après son échec au Brésil, pendant longtemps, la France tournera son regard vers l'hémisphère nord. C'est le temps des aventuriers en Amérique du Nord, de la colonisation en Amérique Centrale et Afrique. Le Brésil ne reçoit que des invasions des pirates français, très fréquentes, et ne va retrouver sa place dans l'imaginaire européen que pendant le siècle des *lumières*, quand les Français se lancent aux aventures des voyages, sous les pretextes les plus divers, mais, surtout, pour diffuser et répandre les idées des *philosophes*. Le Brésil sera l'un des lieux favoris de cette mise-en-scène. Il se présente, tantôt comme un lieu paradisiaque, tantôt comme le lieu de la paresse et de la cruauté... Cette vision ambiguë a deux origines: la première serait l'image de l'Eden, lancée sur le pays depuis l'arrivée des Français - le lieu du printemps éternel, avec un climat stable, habité par le *bon sauvage*. La seconde cause serait le besoin, au XVIIIème siècle, de rendre légitime l'expansion coloniale européenne, pour que les *lumières* puissent être diffusées. Un monde nouveau, où répandre les idées des *philosophes*, auprès des populations pour qui la vieille Europe était inconnue...

C'est sans doute avec l'homme de sciences Charles-Marie de la Condamine que notre continent reprend sa place dans la géographie mythique des Français. Condamine traverse l'Amazone partant de la côte du Pacifique et du Pérou jusqu'à la Guyane. En avril 1735, il est chargé par l'Académie des sciences d'organiser une expédition au Pérou, pour faire des observations astronomiques et mesurer un méridien près de l'Equateur. Il descend le fleuve Amazone (il est le premier savant à le faire) et arrive jusqu'à Cayenne. En ce qui concerne la science, ce voyage permet la première description de la quinine, aussi bien que la découverte du caoutchouc et du curare. A son retour à Paris, La Condamine emporte beaucoup d'objets précieux pour les sciences et l'histoire naturelle. Et il nous offre plusieurs éléments de réflexion, surtout à partir de sa rencontre avec les Indiens, dont la description nous citons quelques mots :

J'ai cru reconnaître dans tous un même fonds de caractère. L'insensibilité en fait la base. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi se satisfaire ; sobres, quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout, sans

paraître rien désirer ; pusillamines et poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas ; ennemis du travail, indifférents à tout motif de gloire, d'honneur ou de reconnaissance, uniquement occupés de l'objet présent, et toujours déterminés par lui ; sans inquiétude pour l'avenir ; incapables de prévoyance et de réflexion ; se livrant, quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts et des éclats de rire immodérés, sans objet et sans dessein ; ils passent leur vie sans penser et ils vieillissent sans sortir de l'enfance, dont ils conservent tous les défauts. (La Condamine, 1745 : 47).

Dans ce texte, nous retrouvons les idées de Montequieu et de Buffon à propos de l'effet du climat sur les habitants du sud. Les sauvages américains sont des habitants des régions chaudes, avec tout ce que cela signifie dans les théories des deux auteurs. Sans intérêt pour l'avenir, sans conscience de rien, à la fois stupides et apathiques. Très proches, d'ailleurs, de l'image que se font d'eux-mêmes beaucoup de Brésiliens, tout au long de l'histoire du pays, jusqu'à nos jours. Mais, en tant que vrai lecteur et héritier des idées des *philosophes*, La Condamine s'intéresse aussi à la question des esclaves, au mélange des races, aux moeurs des villes et des villages où il séjourne plusieurs fois, et nous présente de façon remarquable plusieurs scènes du Brésil du XVIIIème, dont la nature le fascine et séduit :

Un nouveau monde, éloigné de tout commerce humain, sur une mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux qui pénètrent en tous sens une forêt immense qu'eux seuls rendent accessible. Je rencontrais de nouvelles plantes, de nouveaux animaux, de nouveaux hommes. (*idem* : 51-53)

Mais d'autres voyageurs écrivent aussi sur le Brésil et nous laissent des témoignages importants pour connaître notre Histoire. Leurs noms : Bougainville, encore au XVIIIème, Adèle Toussaint-Samson, Francis de Castelnau, Saint-Hilaire, Ferdinand Denis, au XIXème siècle. Plusieurs d'entre eux montrent, dans leurs écrits, cette vision ambiguë du Brésil et des Brésiliens.

Il est peu de contrées qui se présentent à l'imagination avec autant de prestige que l'Amérique du Sud ; pendant que la partie septentrionale de ce continent perd chaque jour de son caractère primitif pour faire place aux merveilles de l'industrie moderne, la partie du Sud au contraire conserve encore aujourd'hui le cachet de la nature vierge : là point de chemins de fer ni de canaux, ni le plus souvent de routes quelconques, mais partout d'admirables forêts vierges, des fleuves dont l'étendue est sans bornes, des montagnes dont les cimes glacées se perdent au-dessus des nuages, des nations sauvages auxquelles le nom même de l'Europe est inconnu. (Castelnau, 1850 : v.1, p. 42)

Enfin, un endroit où tout est nouveau, prêt au renouvellement de l'homme prêché par les *philosophes*, un endroit idéal pour être un laboratoire des recherches sur *le bon sauvage*, sur la nature bonne en opposition à la civilisation corruptrice de l'homme... Comparant les textes cités, nous nous rendons compte de l'ambiguïté du regard français sur le Brésil et l'Amérique en général, qui se présente, tantôt comme un lieu paradisiaque, tantôt comme le lieu de la paresse et de la cruauté... Cette vision ambiguë a deux origines: la première serait l'imagem de l'Eden, lancée sur le Brésil depuis l'arrivée des

Français - le lieu du printemps éternel, avec un climat stable, habité par le *bon sauvage*. La seconde cause serait le besoin, au XVIIIème siècle, de rendre légitime l'expansion coloniale européenne, pour que les *lumières* puissent être diffusées. Un monde nouveau, où répandre les idées des *philosophes*, auprès des populations pour qui la vieille Europe était inconnue...

Il y a, ainsi, une tension entre l'image négative de l'homme et de la nature américaine et l'image positive que leur accordent Montaigne et Rousseau, pour qui la nature serait essentiellement bonne, non corrompue, au sein de laquelle vit le *bon sauvage*, vigoureux, simple et généreux, ignorant la corruption de la culture, heureux pour obéir à la nature. Cette ambiguïté, ou paradoxe, persiste au XIXème siècle, comme nous constatons dans les textes de Francis de Castelnau, un naturaliste qui parcourt le Brésil et le Pérou de 1843 à 1847. Le récit de son voyage contient six volumes. Le voyageur connaît une grande partie du Brésil, en décrit la population, ses moeurs et habitudes, aussi bien que la relation avec les indiens et les esclaves, la condition de la femme, la ville et la campagne, la présence européenne dans le pays, l'empereur, l'aristocratie urbaine et rurale etc. Son enthousiasme et intérêt pour l'Amérique du Sud se présentent à plusieurs reprises.

Nous retrouvons dans ses textes la présence de la nature vierge, propice à déclencher l'imaginaire du voyageur... Mais aussi l'ambiguïté du discours sur l'Américain du Sud, vu à la fois comme sauvage, antropophage, méchant, doux, gentil, se laissant facilement commander par l'homme blanc. Chez Castelnau, l'Amérique du Sud serait plus intéressante que l'Amérique du Nord, parce qu'elle est restée plus proche de la nature vierge, se prêtant plus facilement à devenir un laboratoire d'expériences sur les questions concernant la nature, le *bon sauvage*, et, de ce fait, offrant plus de conditions au travail de l'imaginaire.

Homme de son siècle, tout en gardant des traces des *philosophes*, Castelnau se laisse séduire par le paysage tropical et offre plusieurs occasions de repenser le romantisme, dans les innumérables moments où il décrit la nature brésilienne :

...au moment où je passais au-dessus du point où une partie de la baie de Rio de Janeiro pénètre par un étroit chenal au milieu des pics, et reçoit le nom de Saco de Jurujuba, je me trouvai tout à coup en vue d'un spectacle si admirable, que tout autre objet s'effaça aussitôt de mon imagination et mes yeux restèrent attachés, sans que je pusse les en détourner, sur le magique tableau qui était devant moi. Le temps s'étant en effet couvert après le coucher du soleil, une brume légère voilait les contours des montagnes ; la surface grise et mate des eaux qui se déroulait à leur pied était en si parfait équilibre, les grandes formes blanchâtres et déchirées des rochers qui sortaient de leur sein se détachaient tellement en clair sur le fond sombre du ciel, que je me serais presque cru transporter parmi les glaces du pôle n'eût-ce été le cri que j'étais de temps en temps la tige succulent de quelque plante tropique broyée sous les dents de mon cheval insouciant. (*idem* : 112-113)

Il y aurait beaucoup à dire sur cette citation, mais nous voudrions surtout souligner ici le caractère romantique de cet extrait, dans lequel l'auteur se montre très conscient du travail de l'imaginaire devant le réel, allant jusqu'à des hallucinations sur les glaces du pôle à partir d'un paysage tropical. Ce

rapport entre réalité et fiction traverse tout le texte de Castelnau, toujours dans un langage très soigné, qui nous mène à affirmer qu'il s'agit d'un texte littéraire, même si le genre récit de voyage ne soit pas très souvent considéré comme tel. Nous y retrouvons aussi beaucoup d'informations sur les moeurs et sur la vie quotidienne au Brésil, aussi bien en ville qu'à la campagne. Ces extraits, se référant aux événements historiques, à la peinture des moeurs, à la vie quotidienne, peuvent être considérés comme de vraies chroniques de cette époque en Amérique du Sud. Castelnau assume entièrement le rôle de l'imaginaire, de la mémoire et de l'oubli dans ses textes, au contraire de la plupart des auteurs voyageurs, qui, en général, refusent le caractère fictionnel de leur récit, qu'ils considèrent comme de simples « documents ». Très conscient de ce fait, Castelnau est à contre-courant de son temps, nous laissant un texte assez curieux et riche d'éléments qui puissent intéresser aux chercheurs de théorie de la littérature.

Outre les voyageurs, hommes de science en mission, après l'invasion de Napoléon au Portugal et la fuite de la famille royale au Brésil, D. João VI avait fait venir la mission française (1816), qui rend possible l'arrivée d'artistes et d'intellectuels français à Rio de Janeiro. En même temps, plusieurs artisans français arrivent à Rio. Ils sont couturiers, coiffeurs, cuisiniers, menuisiers, tailleurs, boulangers. Plusieurs entre eux sont bonapartistes, républicains, qui fuient la Restauration. Mais il y en a, aussi, qui viennent « faire l'Amérique ». Ils occupent des espaces dans l'éducation, ouvrant des écoles françaises, des cours privés, et dans la presse, car, à partir de 1821, avec la proclamation de la liberté de la presse, les journaux publient des auteurs français. À la fin de la première moitié du XIXème, Rio a 200.000 habitants, dont 3.000 Français. Une communauté de travailleurs, qui gardent leur langue. On écoute parler français dans la rue, plusieurs journaux sont français, écrits en français : *Le Messager*, *Revue française*, *Revue franco-brésilienne*, *Le Nouvelliste*, *Le Messager du Brésil*, *L'étoile du sud...*

Or, à partir de la deuxième guerre mondiale, que reste-t-il de cette ambiguïté du regard français sur le Brésil ? Comment la France nous voit-elle aujourd'hui ? Pour y penser, nous voudrions nous reporter à deux romans contemporains, du même auteur : Jean-Christophe Rufin. *Rouge Brésil* raconte la conquête du Brésil par les Français à la Renaissance. En 1555, le chevalier Nicolas de Villegagnon part vers le Nouveau Monde pour implanter une colonie française. L'épopée est vécue à travers le regard de deux enfants qu'il emmène avec lui. Le titre du roman vient du *pau brasil*. *Rouge Brésil* a une intrigue habilement tramée, dont le premier mérite est de faire revivre la tentative échouée de la colonisation française des côtes brésiliennes pendant la Renaissance. Fiction et réalité historique s'y rejoignent. Villegagnon, un personnage humaniste et tolérant, part à la conquête de ce qu'il appelle la *France Antarctique*, dans la baie de Rio de Janeiro. À travers l'histoire de deux orphelins, Just et Colombe, emmenés pour servir comme futurs interprètes (« truchements ») auprès des tribus indiennes, par l'expédition française, après avoir été abandonnés par une prétendue tante pour une histoire d'héritage. Le lecteur est tout d'abord invité à participer à un roman d'éducation. À la recherche de leur père, les deux jeunes se retrouvent dans un monde inconnu, et découvrent la dure

existence de la jungle, des batailles de religion, de l'intolérance, de la vie des colons et de celle des Indiens. Mais au lieu de l'enfer annoncé avec ses forêts de monstres et ses anthropophages, ils trouveront au Brésil un paradis perdu, dont les vrais sauvages ne sont pas les Indiens. Le cadre du roman est la baie sauvage de Rio, encore livrée à la nature et aux natifs. Les événements y sont dramatiques, une sorte de huis clos de cette France des Tropiques, une anticipation des guerres de religion, qui auront lieu peu après, en Europe. Plein de portraits, de paysages, d'action, *Rouge Brésil*, prend, à la fois, la forme d'un roman d'éducation et d'amour. À travers les destins et les choix de Just et de Colombe, ce livre met en scène deux conceptions opposées de l'homme et de la nature. D'un côté, la civilisation européenne, conquérante et universelle, qui se veut libératrice et se découvre meurtrière ; de l'autre, le monde indien, avec sa sensualité, son rapport avec la nature, son sens de l'harmonie et du sacré, le permanent appel du bonheur... Nous pourrions affirmer que le regard positif sur le Brésil y est présent dès les premières pages.

Par contre, dans le roman *La Salamandre*, Rufin nous donne une autre image du Brésil. Il nous présente, comme protagoniste, une Française, Catherine, qui a 46 ans. Célibataire, solitaire, elle trouve dans son activité professionnelle un dérivatif aux frustrations d'une existence inaccomplie. Un jour, une amie l'invite à venir passer ses vacances chez elle, au Brésil. Elle part à Recife, où elle découvre un pays qui l'agresse chaque jour avec plus de violence. Un jeune Brésilien, Gil, l'accoste un matin sur la plage. C'est un gigolo. Catherine en a conscience. Elle se laisse aller à en tomber amoureuse, au point de décider de vendre tout ce qu'elle possède en France pour revenir vivre avec lui, ignorant les avertissements de ses amis. Catherine va être peu à peu transformée, aussi bien physique que moralement, à travers les événements. Jean-Christophe Ruffin décrit le Brésil comme le lieu exemplaire de toutes les divisions : entre nord et sud, riches et pauvres, blancs et noirs, hommes et femmes. *La Salamandre* est un texte aux allures lyriques, sur les heures de la vie d'une femme dont la raison et le destin se perdent en contact avec une culture abrutie et violente. Un livre qui présente un regard plutôt négatif du Brésil.

Si nous reprenons tous ces textes, aussi bien les récits des voyageurs que les romans de Rufin, nous constatons que le Brésil reste, depuis longtemps, un mythe ambigu pour les Français, servant comme base de critique à la morale de la civilisation, par le fait d'offrir le spectacle de la supériorité de l'homme naturel. Enfin, le mythe d'un monde nouveau à être préservé, mais, en même temps, un monde primitif, violent, qui doit être civilisé... Une ambiguïté qui traverse les siècles et est responsable, en grande partie, encore aujourd'hui, du regard brésilien sur le Brésil lui-même... Essayer de la comprendre serait, alors, une façon de comprendre le pays, mettant en question les idées reçues et contribuant à la réflexion sur les études littéraires, aussi bien françaises que brésiliennes.

Bibliographie

Bougainville, Louis-Antoine. 2007. *Voyage autour du monde*. Paris : La Découverte.
Castelnau, Francis de. 1850. *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para- exécutée par ordre du gouvernement français, pendant les années 1843 à 1847, sous la direction de Francis de Castelnau*. Paris: Chez P. Bertrand, Libraire-Editeur. 6 vv.

La Condamine, Charles-Marie de. 1745 : *Relation abrégée d'un voyage à l'intérieur de l'Amérique Méridionale. Depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones, lue à l'assemblée publique de l'Académie des sciences, le 28 avril 1745 (1745)* . Paris : vve. Pissot, Quai de Conti, à la Croix d'Or.

Lestringant, Frank. 2005. *Le Brésil de Montaigne - Le Nouveau Monde des Essais*. Paris : Chandeigne.

Rufin, Jean-Christophe. 2001. *Rouge Brésil*. Paris : Gallimard.

_____ . 2005. *La Salamandre*. Paris : Gallimard.

Toussaint-Sansson, Adèle. 2004. *Uma parisiense no Brasil*. Rio de Janeiro : Editora Capivara.